La production des films Nouvelle Vague : révolution économique ?

*Cette fiche a pour objectif de donner des éléments permettant de prolonger dans un cours d'économie l'étude d'*A Bout de Souffle *de Jean-Luc Godard projeté le 8 février 2018 à la Cinémathèque suisse.*

On associe souvent la Nouvelle Vague à des films pointus, voire élitistes sans réels enjeux économiques. C'est oublier que ce mouvement, qui émerge à la fin des années 1950, constitue une rupture autant esthétique qu'économique qui a, pour la première fois en France, permis à des jeunes d'une vingtaine d'années de se lancer dans la réalisation cinématographique.

Avant la Nouvelle Vague : le modèle économique de la Qualité française

Produire un film représente un pari financier important, et la France de l'après-guerre se montre prudente en privilégiant les grosses entreprises : portées par des vedettes (Jean Gabin, Danielle Darrieux, Martine Carol), des adaptations d'œuvres littéraires sont confiées à des réalisateurs expérimentés. Ce cinéma cher, dit de la Qualité française, est rentable car il fonctionne sur une taxe (taxe spéciale additionnelle) qui impose que 8 % du prix du billet soit réinvesti dans les prochains films ; une organisation pensée pour optimiser un modèle préexistant, non pour innover. Comme le montre le schéma ci-dessous proposé en analyse aux élèves, la part dévolue aux frais de l'équipe technique et du studio représente plus de la moitié du budget.

L'inquiétude sur les limites de ce système naît sur deux fronts : le directeur du Centre National du Cinéma (CNC rattaché au Ministère de la Culture) qui pointe le manque d'innovation : « Si on se préoccupe de la qualité des films, on est surpris de constater qu'à la santé économique ne correspond pas une même amélioration artistique des films français » (« Entretien avec Jacques Flaud », *Cahiers du cinéma*, mai 1957). Le CNC va ainsi créer « l'avance sur recette », une aide qui permet dès 1960 à un débutant de se lancer dans la réalisation de son premier long-métrage et qui existe encore aujourd'hui. Par ailleurs, les revendications des futurs cinéastes de la Nouvelle Vague comme Godard,

Truffaut ou Chabrol sont économiques : seuls les réalisateurs ayant de longues années d'expérience peuvent obtenir le financement d'un film.

Les bricolages techniques et financiers de la Nouvelle Vague

Ceux de la Nouvelle Vague vont alors rompre radicalement avec les lourdes entreprises de productions : sur un modèle proche de ce que nous connaissons actuellement avec les *start up*, ils se lancent d'abord dans des projets à bas coût financés par leurs soins. À 26 ans, la cinéaste Agnès Varda réalise en 1954 *La Pointe courte* en demandant à ses techniciens et ses acteurs de travailler gratuitement et de ne toucher qu'une part sur les entrées. Dans les années qui suivent, les réalisateurs de la Nouvelle Vague tournent à bas coût, en réinvestissant tous les bénéfices dans les projets de leurs collègues. Ainsi, Jean-Luc Godard tourne *A Bout de Souffle,* son premier film, à 29 ans en décor naturel et avec une équipe de techniciens réduite pour faire baisser les frais de production. On perçoit ces solutions sur les photographies de tournage :

- **Tournage en décors naturels** (non en studio). La chambre d'hôtel n'est pas une reconstitution en studio, mais une vraie chambre simplement louée.
- **L'équipe technique** est réduite à son strict minimum : une scripte, un opérateur (caméraman) et le réalisateur. On économise donc sur les salaires.
- **Des bricolages innovants**. La réalisation d'un travelling (mouvement latéral fluide) au cinéma nécessite habituellement l'installation de rails de travelling sur lesquels on pose la caméra. Pour économiser, Godard utilise une chaise roulante ! Le résultat est moins parfait, mais radicalement économique !
- **L'emploi de passants comme figurants**. Régulièrement, *A Bout de Souffle* filme des passants sans les rémunérer comme figurants.

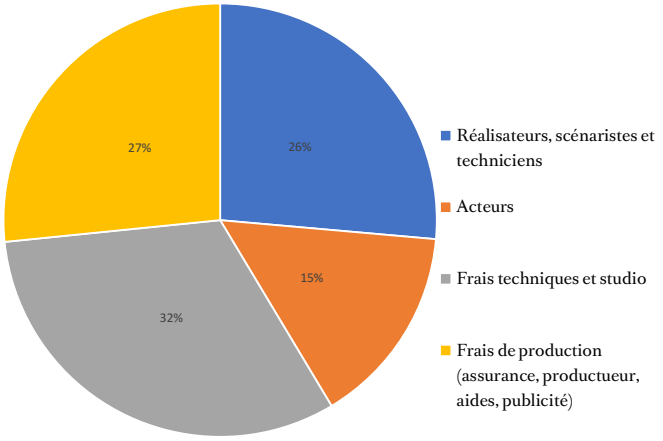
Ainsi, le budget total d'*A Bout de Souffle* est 10 fois inférieur à une grosse production de cette époque, comme *Les Misérables* (J.-P. Le Chanois, 1958). Mais le succès pour Godard est au rendez-vous : avec 456 269 entrées en deux ans d'exploitation, il se classe juste derrière *Psychose* d'Alfred Hitchcock. Incapables de convaincre les producteurs conventionnels de miser sur leur simple talent, les réalisateurs débutants de la Nouvelle Vague ont ainsi construit leur propre modèle économique. Mais celui-ci est-il globalement rentable ? Devenus les coproducteurs de leurs films, les cinéastes de la Nouvelle Vague ont la possibilité de tourner avec une certaine facilité (Claude Chabrol sortira trois longs-métrages en une année !). Si elles ne sont pas toutes bénéficiaires, ces réalisations vont cependant faire accepter au public et aux critiques un nouveau style, imposer sur les écrans des films parfois techniquement imparfaits et surtout permettre aux moins de trente ans d'accéder enfin à la réalisation.

EXERCICE

Voici la répartition des dépenses pour *Les Misérables* (J.-P. Le Chanois, 1958) l'un des films les plus chers de « Qualité française ».
La même année, Jean-Luc Godard souhaite réaliser *A Bout de Souffle*, son premier film, mais son budget de production est 10 fois inférieur à celui des *Misérables*. Malgré cela, il souhaite engager une actrice célèbre, Jean Seberg dont le salaire atteint 20 % du budget total. En vous appuyant sur le schéma et les photographies de tournage d' *A Bout de Souffle*, proposez **3 hypothèses** pour expliquer comment Godard parvient, malgré ces contraintes économiques, à réaliser son film.

I. Le modèle économique de la Qualité française

Répartition des dépenses pour un film de 500 millions (1958)



Tiré de Laurent Créton, Histoire économique du cinéma français, Production et financement 1940-1950, Paris: CNRS, 2004

II. Le modèle économique de la Nouvelle Vague

Photographies de tournage *d'A Bout de Souffle*